

Suite des prédications sur l'Église dans le projet de Dieu pour le monde.

Le thème de cette troisième semaine est :

En communion : nous voulons vivre une culture de l'encouragement

Il y a quelques affirmations fortes pour accompagner ce mot d'ordre :

- > Nous voulons être à l'écoute les uns des autres, attentifs à l'action de Dieu ici et là. (Actes 11.22). Partager nos joies et nos difficultés, nous réjouir et prier les uns pour les autres.
- > Nous voulons être solidaires dans l'exercice de nos ministères. Face aux besoins de nos Églises, nous reconnaissons l'importance de partager nos ressources humaines et matérielles.
- > Nous désirons accueillir tous ceux que le Seigneur nous envoie, en respectant leur cheminement, leur évolution, même si cela nous bouscule !
- > Nous nous reconnaissons comme co-ouvriers du Christ et chacun met au service de l'Église ses dons, ses compétences.

Bon... dit comme cela, ça fait beaucoup. Mais cela se résume, finalement, à l'idée que nous sommes co-quelque chose. Nous ne faisons rien tout seuls. Nous avons besoin des autres et les autres ont besoin de nous. Donc, restons dans cette idée d'encouragement : de donner du courage à l'autre (parce que nous avons besoin de lui) et cela produira tous ces résultats.

Je trouve que c'est intéressant de réfléchir à cet encouragement parce qu'on pense souvent, dans l'Église, à nos insuffisances (et pourquoi les nier ? Elles sont là). On a peur de se voir trop beau. Mais on pense moins à nos hésitations, à nos vacillements, à notre manque de courage, de force, d'assurance. Beaucoup de gens, et même chacun d'entre nous, à l'occasion, se sous-estiment. Quelquefois même, on hésite à encourager parce que l'on pense que cela pourrait rendre les autres orgueilleux. Mais on fait fausse route.

Quand nous avons habité Aix-en-Provence (j'avais la trentaine), le pasteur, une fois, m'a proposé de prêcher. Pour moi c'était inhabituel. Je l'avais déjà fait face à des publics plus limités, ou avec la présence de personnes proches qui me soutenaient. Là c'était une grande Église. Je connaissais les gens, bien sûr, mais pas depuis longtemps. À la sortie, quelqu'un que je ne connaissais pas tant que ça m'a chaleureusement félicité. À côté de lui, il y avait une bonne protestante qui lui a dit que ça ne se faisait pas. Mais lui ne s'est pas laissé impressionner et a dit que : si, ça se faisait, qu'on avait besoin de ce genre d'encouragements.

Un des textes que l'on propose à notre méditation cette semaine fait écho à ce genre d'incertitudes qui nécessitent des encouragements. « Si le pied disait : « Je ne suis pas une main, donc je n'appartiens pas au corps », il ne cesserait pas pour autant d'être une partie du corps. Et si l'oreille disait : « Je ne suis pas un œil, donc je n'appartiens pas au corps », elle ne cesserait pas pour autant d'être une partie du corps. Si tout le corps n'était qu'un œil, comment entendrait-il ? Et s'il n'était qu'une oreille, comment sentirait-il les odeurs ? » (1 Cor 12.15-17). Si je me compare aux autres, je vois fatalement tout ce qui me manque, tout ce que je ne suis pas. Je trouve que c'est assez touchant que Paul parle de cet aspect des choses, car c'est une problématique assez contemporaine.

Il y a une trentaine d'années, des psychologues ont remarqué qu'ils recevaient moins de gens qui étaient dévorés par la culpabilité, mais plus de gens qui ne se sentaient pas à la hauteur. Pas à la hauteur dans leur profession, dans leur rôle de parents, dans leurs cercles d'amis et,

(pourquoi pas ?) pas à la hauteur dans l'Église. « Je ne suis pas une main », « je ne suis pas un œil » et donc je ne suis pas à la hauteur.

Sans doute que des gens feraient mieux, on en a parlé fin août, de se sentir coupables au moins de temps en temps. Mais c'est vrai que j'ai connu quelqu'un qui était habité de ce qu'on appelle le syndrome de l'imposteur : qui ne se sentait jamais à la hauteur, qui pensait que les autres se faisaient des illusions sur lui, et qui, de ce fait, n'osait jamais se montrer sous son vrai jour et c'était terrible.

Mais il est vrai que la société est cruelle et que, dans le travail, par exemple, on se débarrasse facilement de quelqu'un à qui on fait comprendre qu'il est le maillon faible. Paul signale aussi ce danger : « L'œil ne peut donc pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi ! » Et la tête ne peut pas dire non plus aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ! » Bien plus, les parties du corps qui paraissent les plus faibles sont indispensables (1 Cor 12.21-22). « Je n'ai pas besoin de toi » : ce sont des paroles terribles ! Et cela arrive aussi dans la fonction publique : on ne licencie pas les gens, mais on les laisse de côté. J'ai un ami, médecin généraliste, qui recevait régulièrement des gens inquiets, non pas de perdre leur emploi, mais de se retrouver marginalisés, de ne plus être dans le coup, etc. Bref, qu'on leur fasse sentir qu'ils n'étaient pas à la hauteur.

Paul emploie plusieurs mots pour parler de ceux que l'on aurait tendance à mépriser ou à sous-estimer : les plus faibles (v 22), les moins honorables (v 23), ceux qui présentent mal vs ceux qui présentent bien (v 23). Cela me frappe parce que, dans l'Empire romain, il y avait une distinction sociale fondamentale entre ceux qu'on appelait « honorables » et ceux qu'on appelait « humbles » : les élites et le bas peuple. Et cela avait même des conséquences dans le droit : on n'appliquait pas la même peine à quelqu'un suivant qu'il était honorable ou humble.

Et, oui, on peut ne pas se sentir à la hauteur dans l'Église parce que la société nous a classés au bas de l'échelle. Et, pire, on peut sous-estimer quelqu'un parce qu'il présente mal, parce qu'il ne coche pas toutes les cases.

Mais ce n'est pas là l'idée de l'Église vue par Paul : « Dieu a disposé le corps de manière à donner plus d'honneur aux parties qui en manquent : ainsi, il n'y a pas de division dans le corps, mais les différentes parties ont toutes un égal souci les unes des autres. Si une partie du corps souffre, toutes les autres souffrent avec elle ; si une partie est glorifiée, toutes les autres s'en réjouissent avec elle » (1 Co 12.24-26).

Il y a quelque chose de très frappant, pour moi, à la fin, c'est que Paul oppose la souffrance à la gloire. Manière de souligner que ce n'est pas seulement la souffrance de telle ou telle péripétie qui est en jeu, mais justement, une évaluation négative de notre valeur, face à une évaluation positive de notre valeur. Et, si on pense à qui est passé de la souffrance à la gloire, on pense forcément au Christ. Et cela veut dire que, dans chacune des personnes qui participent avec nous à la vie de l'Église, nous pouvons voir le visage du Christ, nous pouvons retrouver la figure de ses souffrances ou de sa glorification.

Et donc on aboutit sur cette formule qui nous ramène à la question de l'encouragement : « les différentes parties ont toutes un égal souci les unes des autres ».

Alors l'encouragement, de quoi parle-t-on exactement ? J'en ai donné quelques idées. Je vais préciser les choses. Il y a longtemps, j'ai fait un voyage en Grèce avec un petit groupe. Il y avait ma sœur aînée qui était professeur de lettres classiques et, donc, elle s'est essayée à la pratique du grec moderne, surtout dans les moments où on avait besoin de renseignements. C'était assez difficile, parce que le grec moderne ne se prononce pas du tout de la manière dont on prononce

le grec classique, en France. Mais il y avait un mot facile à comprendre « parakalô ». En grec moderne cela veut dire : « s'il vous plaît ». Littéralement cela veut dire (en grec classique comme en grec moderne) : je vous appelle auprès de moi pour m'aider. Et c'est ce mot (ou des substantifs dérivés : paraklêsis, parklêtos) qui a été utilisé, dans le Nouveau Testament, pour signifier plusieurs choses : la consolation, l'encouragement, l'exhortation, prendre la défense de quelqu'un (être son avocat).

Je trouve que c'est intéressant, car il ne s'agit pas seulement de consoler, mais aussi de renforcer, de donner du courage. Quand Paul parle d'un moment très difficile dans son ministère, il dit que Dieu l'a consolé, dans ce sens, afin qu'il puisse consoler à son tour ceux qui sont dans la détresse (2 Cor 1.4).

Nous avons besoin de quelqu'un à côté de nous pour nous aider à tenir bon, parce que nous ne sommes pas appelés à vivre notre foi tous seuls, mais les uns avec les autres et, même, les uns pour les autres, en ayant un égal souci les uns des autres, en nous encourageant, en nous consolant, en nous exhortant, en nous renforçant les uns les autres.

Jean, dans son évangile, décrit le Saint-Esprit comme notre consolateur (c'est le même mot) et nous sommes appelés, tous, à accompagner l'action de l'Esprit auprès des autres.

Pour rendre les choses concrètes, le canevas mentionne un personnage du livre des Actes des apôtres que j'aime beaucoup : « Joseph, surnommé par les apôtres, Barnabas, ce qui signifie le fils de la consolation » (Ac 4.36). En fait de consolation, et pour montrer qu'il ne se payait pas de mots, on raconte, la première fois que l'on parle de lui, qu'il fait partie de ceux qui possédaient un champ et l'ont vendu pour en remettre le prix aux apôtres. Porter attention à l'autre c'est parfois le soutenir matériellement pendant un moment difficile.

Et c'est dans le ministère de Paul que l'on voit le plus clairement en quoi il était un spécialiste de l'encouragement. Paul avait-il besoin d'être encouragé ? Il ne donne pas forcément cette impression-là. Mais, en fait, si !

Juste après sa conversion, on le voit se mettre à l'œuvre tout de suite. « Il passa quelques jours avec les disciples de Damas, et, sans attendre, il proclamait dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu. [...] Saul s'affirmait d'autant plus et il confondait les habitants juifs de Damas en prouvant que Jésus était bien le Messie » (Ac 9.20 et 22). Là on a l'impression qu'il se débrouille tout seul (avec l'aide de Dieu, naturellement).

Mais la suite de son ministère est plus hésitante. Au bout d'un moment il revient à Jérusalem : « Arrivé à Jérusalem, Saul essayait de s'agréger aux disciples ; mais tous avaient peur de lui, n'arrivant pas à le croire vraiment disciple. Barnabas le prit alors avec lui, l'introduisit auprès des apôtres et leur raconta comment, sur la route, il avait vu le Seigneur qui lui avait parlé, et comment, à Damas, il s'était exprimé avec assurance au nom de Jésus. Dès lors Saul allait et venait avec eux dans Jérusalem, s'exprimant avec assurance au nom du Seigneur » (Ac 9.26-28).

Barnabas fait fonction d'avocat : il prend Paul près de lui (physiquement) et cela permet à celui qui s'appelle encore Saul de s'exprimer avec assurance. Voilà l'encouragement comme se porter garant de quelqu'un qui n'est pas reconnu : c'est une dimension.

Ensuite c'est assez curieux, on a l'impression que le ministère de Paul va être lancé, mais en fait non. Tout du moins Paul disparaît du récit des Actes des apôtres pour plusieurs années. Il faut dire qu'il était jeune, à l'époque. Il semble être retourné chez lui, à Tarse. On ne sait pas ce qu'il y faisait exactement.

Et l'histoire continue. Plusieurs années plus tard dans la ville d'Antioche, quelque part en Asie Mineure, des païens se convertissent en grand nombre. « La nouvelle de cet événement parvint aux oreilles de l'Église qui était à Jérusalem, et l'on délégua Barnabas à Antioche » (Ac 11.22). Alors que va faire le fils de la consolation, de l'encouragement en arrivant sur place ? Est-ce qu'il va mener une mission d'inspection, interroger les gens pour savoir s'ils sont dans le droit chemin, chipoter, rappeler que tout se décide à Jérusalem ? Rien de tout cela, évidemment : « Quand il vit sur place la grâce de Dieu à l'œuvre, il fut dans la joie et il les pressait tous de rester du fond du cœur attachés au Seigneur » (Ac 11.23). L'encouragement ici c'est de dire : tu fais bien, continues. Quand on est débutant, quand on se cherche, ce sont des paroles importantes.

Et puis, il va faire une autre chose importante : il pense à Paul et il se dit qu'il est l'homme de la situation. « Barnabas partit alors chercher Saul à Tarse, il l'y trouva et l'amena à Antioche. Ils passèrent une année entière à travailler ensemble dans cette Église et à instruire une foule considérable. Et c'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de « chrétiens » fut donné aux disciples » (Ac 11.25-26). Et c'est à partir de ce moment-là que le ministère de Paul va vraiment commencer. L'encouragement, là, c'est de discerner chez quelqu'un d'autre un potentiel et de l'aider à le mettre en œuvre. Dans l'Église nous sommes au bénéfice de ceux qui ont vu en nous quelque chose. Ils se font le relais du Saint-Esprit : ils nous exhortent, ils nous en-couragent, ils nous renforcent.

Au début, soulignons-le, le livre des Actes parle systématiquement du ministère de Paul et Barnabas. Paul a besoin de ce soutien. Il y a d'ailleurs un épisode cocasse qui, indirectement, en dit beaucoup sur ce que Barnabas apportait à Paul. Dans la ville de Lystre, suite à un miracle, les gens sont persuadés que les dieux de l'Olympe sont descendus parmi eux. Ils pensent qu'ils sont face à Zeus, le dieu suprême (Jupiter) et Hermès (ou Mercure) le messager des dieux. Et c'est Barnabas qu'ils prennent pour Zeus. Paul parle, c'est donc le messager, et Barnabas le soutient par son autorité. Cela montre à quel point Barnabas pouvait être rassurant pour Paul. L'encouragement comme soutien, comme présence rassurante : oui tu peux faire cela.

À un moment Paul et Barnabas se séparent, en désaccord. Et Paul va voler de ses propres ailes, non sans être entouré, en permanence, de compagnons qui l'assistent. Mais Barnabas, c'est frappant, part de son côté avec un dénommé Marc, que la tradition a très vite identifié avec l'auteur de l'évangile ! Barnabas a, ainsi, poursuivi son rôle de mentor et d'accompagnateur.

En fait, le fond de l'affaire est que Barnabas discernait l'œuvre de Dieu d'ores et déjà présente en chacun. Il était en phase avec le Saint-Esprit consolateur, exhortateur, avocat, et il pouvait dire : tu es à ta place.

Oui, chacun de nous, nous avons besoin que les autres nous en-couragent. La vie est souvent difficile, nous rencontrons des échecs qui nous interrogent. Finalement, sommes-nous capables de ..., sommes-nous appelés à ? Dans tous les moments de notre vie d'Église, nous avons besoin de l'appui des autres. Nous sommes co-quelque chose. Nous ne sommes pas des individus solitaires. Dieu lui-même, comme le rappelle le livret, nous associe comme co-ouvriers à son œuvre. Et, en Église, nous sommes co-ouvriers les uns des autres et nous sommes au bénéfice, de l'attention que les autres nous portent.